





L E T T R E S

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

SIXIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.



JULIE

OU

LA NOUVELLE HELOISE

TOME SIXIEME

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE,
AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e. d'Orbe à Mad^e. de Wolmar.

Avant de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage

Tome VI.

A

qui



qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, Cousine, tu te trompe bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être par-

parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les autres, il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres,

comme pour vérifier la prédiction de l'ami de nôtre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même? jamais, jamais! il se fut fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a longtems qu'il ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de Courrier? Si tu reçois de leurs Lettres, j'espère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, Cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de manière ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

L E T T R E II.

De Mad^e. d'Orbe à Mad^e. de Wolmar.

Amerveilles, sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons: sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'il n'endormit point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéteroïis sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour avoir l'air

plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du Courrier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, fera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoitre. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi? Elle y feroit plus mal-à-faise qu'un possédé touché par des reliques;

ques; ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure; à Dieu ne plaise: au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assés pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même; comme si dans ses plus grandes foibleffes le véritable amour ne gardoit pas la personne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue; dans ta sublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hé bien que sert tout cela? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour-propre en fait-il moins son jeu? Malgré toi tu sens ta répugnance, tu la

taxes d'orgueil, tu la voudrais combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! & depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir? Croi-moi, mon ange, il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point? ... Notre ami, dis tu, n'en parles pas dans sa lettre? ... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrivit? ... & tu dis que cette lettre est fort longue? ... & puis vient le discours

discours de ton mari ... il est mystérieux, ton mari! ... Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais ... son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire ... sur tout pour toi qui as vû la lettre ... ni pour moi qui ne l'ai pas vue ... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ça! Ne voila-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne fait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'alons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi; je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je fais bien, c'est que si fa

mauvaise étoile me l'eut adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, & que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'abforba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne fus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voila ce que vit la Chaillot; voila sur quoi elle me jugea; répond, Cousine, se trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le fais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que

que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chere moitié de toi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie, l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances, il s'annonce par ses refus, & sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

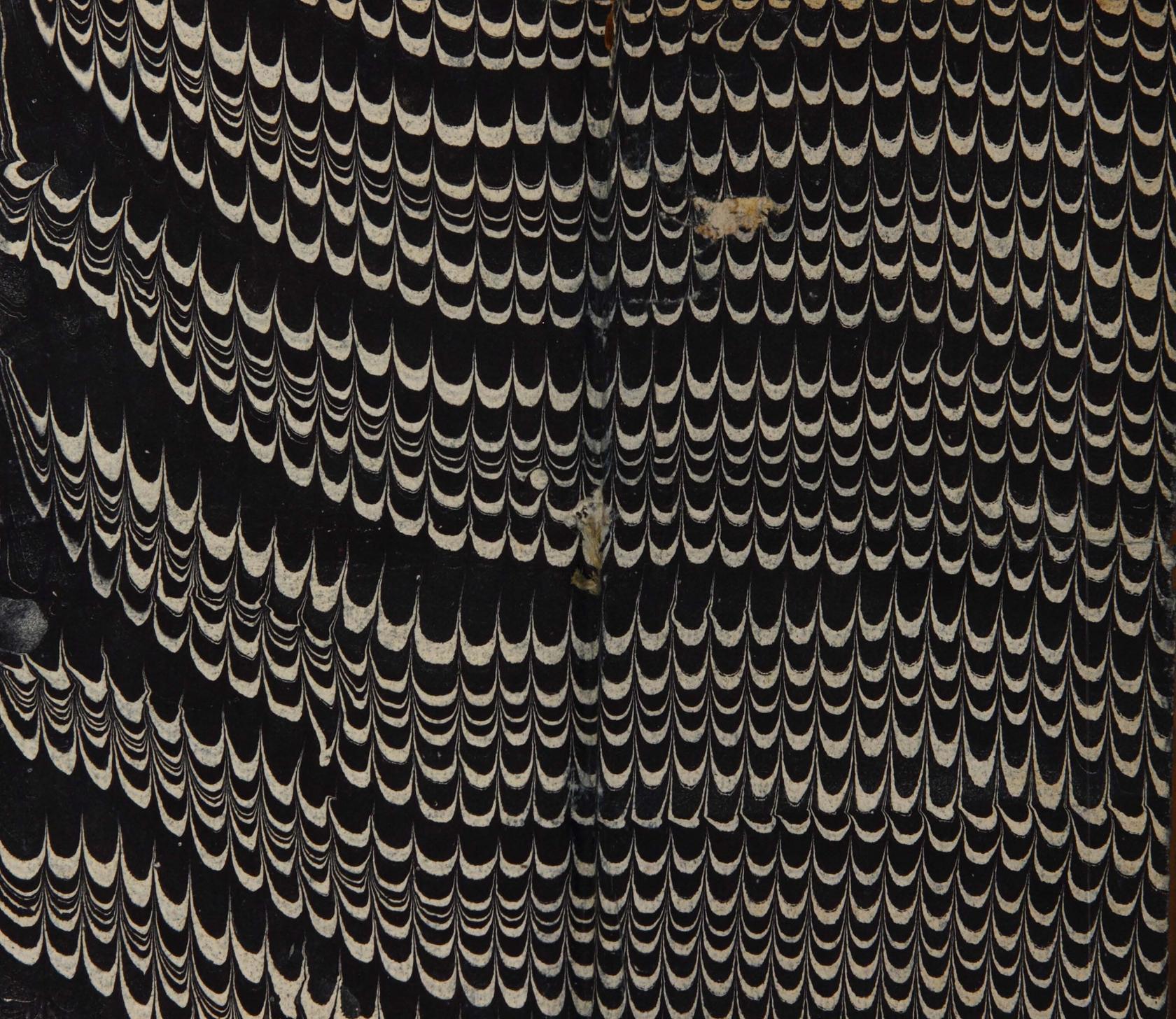
J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris

pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauvegarde. Nos sentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avons trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore; on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais, Cousine, il étoit jeune, bienfait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer
comme

comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe joints à ceux du devoir portèrent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire: je crus le voir avec
A 7 d'au-





NOUVEL
HELOIS



TOM . VE

